

L'espace compris entre les deux bras de la rivière est un terrain humide et marécageux, noyé presque partout, pendant la saison des pluies, par les débordements du bras principal.

Ici, des langunes vaseuses et profondes étalent leurs eaux dormantes sous une couche de plantes aquatiques aux larges feuilles ; là, de petites mares remplies d'une eau moins trouble et entourées d'épaisses saussaies, jettent quelques pâles reflets du soleil ; enfin, dans la partie plus sèche, des bois de cotonniers aux troncs serrés, aux rameaux entrelacés, présentent des massifs touffus où la hache de l'Indien ou du chasseur peut seule lui ouvrir un étroit passage.

L'homme n'apparaît que bien rarement dans cette vallée solitaire et silencieuse. Parfois seulement, sur le sommet des rochers de la sierra du sud, un trappeur montagnard, ses trappes et sa longue carabine sur l'épaule, se montre un instant pour reconnaître le cours du fleuve et jeter un coup d'œil sur les huttes des castors ; parfois aussi l'Indien, dans son canot d'écorce, glisse sans bruit sur la rivière en cherchant le trappeur ou la trace des bisons. A l'exception du vent qui souffle constamment dans les hautes herbes ou qui gémit dans les oseraies, peu de rumeurs troublent le calme de la vallée de la Fourche-Rouge. Ce n'est qu'à de longs intervalles qu'un arbre rongé par la dent du castor s'affaisse avec un craquement aigu, que les mugissements du bison s'y font entendre, ou que les oiseaux carnassiers, voguant sur le cadavre flottant d'un buffle charrié par les eaux, jettent dans le silence de la solitude un lugubre cri de joie pour célébrer leur dégoûtant festin.

Nous aimons à préciser les lieux pour n'y pas laisser le lecteur errer à l'aventure, et nous répéterons ce que nous avons dit en commençant cette dernière partie de notre récit, c'est-à-dire que, depuis la lisière de la forêt dont les ombrages épais cachent le Lac-aux-Bisons, jusqu'à la rive droite du fleuve, où vient d'aborder enfin la bande de maraudeurs indiens, et où celle de l'Oiseau-Noir ne va pas tarder à l'y rejoindre, il y a environ une lieue de distance, et que le terrain ne présente à la vue que de hautes herbes jaunâtres qu'agite incessamment la brise. Far delà s'étendent, depuis la rive gauche, les terrains marécageux dont nous venons de faire mention.

Les chasseurs et les trappeurs se racontent encore aujourd'hui les scènes sanglantes que vit s'accomplir la vallée de la Fourche-Rouge ; aussi avons-nous cru devoir en décrire minutieusement le théâtre.

Les mescal fumeux obscurcissait encore les yeux du vieux renégat américain lorsque la pirogue aborda dans une petite crique de la rivière. Sang-Mêlé, cette nuit-là, faisant trêve à ses habitudes d'intempérance, seul parmi ses compagnons, s'était abstenu de participer à la débauche nocturne, il avait senti que tout son sang-froid lui serait nécessaire pour réaliser ses projets de rapt et de pillage. Quand le père et le fils descendirent à terre, la colère du métis contre Main-Rouge grondait encore dans son

cœur, quoiqu'il ne se fût pas fait faute de l'avoir largement épanchée.

— Voyons, lui dit Sang-Mêlé d'un ton brusque, si vous êtes bon à autre chose qu'à vous enivrer d'eau de feu comme un nouvel engagé, repassez l'eau avec le prisonnier, que vous déposerez, jusqu'à mon retour, dans un de ces fourrés de cotonniers, en vous rappelant que vous en répondez à l'Oiseau-Noir.

— Ah ! oui, répondit Main-Rouge avec un sourire stupidement ironique, la colombe du Lac-aux-Bisons.

Un regard de colère de son fils empêcha l'Américain de continuer.

— J'accepte, ma foi, reprit-il ; car mes paupières sont lourdes comme les portières de cuir de ma hutte, et je dormirai près du prisonnier, en ayant soin d'ajouter une courroie de plus à celles dont je me suis complu à l'orner.

Conformément aux ordres du métis, la pirogue, au fond de laquelle on avait jeté Fabian pieds et poings liés, gagna le bord opposé de la rivière avec trois autres rameurs. Main-Rouge transporta, en chancelant un peu sur ses jambes, le jeune captif derrière un groupe épais d'arbres et d'arbustes, à quelques pas de la rive. Un des Indiens se coucha comme lui à côté de Fabian, et quand les deux autres maraudeurs traversèrent de nouveau le fleuve pour rejoindre le métis, il eût été impossible de deviner que trois hommes étaient cachés à l'ombre des cotonniers.

Cette précaution prise en cas d'événement, la pirogue fut échouée sur le rivage et transportée, non sans peine, par toute la troupe, au milieu des herbes, dont on la couvrit soigneusement, de manière à la cacher à tous les yeux.

Sang-Mêlé mit ensuite deux Indiens en sentinelle sur les bords de la rivière, à peu près en face de l'endroit où Fabian était resté sous la garde du renégat, puis il dispersa les autres de distance en distance dans la plaine, avec ordre de surveiller l'arrivée des alliés qu'il attendait. Il s'occupa ensuite de l'exécution du plan qu'il avait combiné.

Le métis commença par ôter les rubans rouges qui ornaient ses cheveux ; puis il fit disparaître, en plongeant sa figure dans l'eau du fleuve, les peintures dont il l'avait enjolivée à la mode indienne ; il se dépouilla ensuite de sa chemise de drap écarlate et quitta ses guêtres de cuir ornées de grelots, ne gardant de son premier costume que ses mocassins brodés, pareils à ceux que portait le chasseur de bisons resté au bord du lac avec don Augustin. Enfin, ouvrant une petite valise qui contenait divers effets, il en tira des pantalons de toile brune et une veste d'indienne dont il se revêtit et prit un mouchoir à carreaux bleus et rouges, sous lequel il emprisonna sa longue chevelure flottante. Quand à l'exception du chapeau mexicain à larges bords, il eut à peu près emprunté le costume d'un blanc il jeta sa carabine sur son épaule, et se dirigea vers le Lac-aux-Bisons.